

Croire en la technique : un enthousiasme bien tempéré

*To believe in the technique : a well-tempered
enthusiasm*

Éric Fiat

UPEM/AP-HP,
Commission d'éthique de
la Société française
d'hématologie,
France

Tirés à part :

É Fiat
eric.fiat@wanadoo.fr

Comment ne pas s'enthousiasmer pour la technique, particulièrement en médecine, plus particulièrement encore en hématologie, quand on constate qu'elle a permis ces dernières décennies de sauver tant d'hommes et de permettre à tant d'hommes de vivre infiniment plus longtemps, et en bonne santé ? Qui ne voit le bien qu'elle a fait aux hommes, faisant qu'en Occident il soit devenu de plus en plus rare qu'ils meurent à peine nés ou que leurs mères meurent en couche, beaucoup plus rare qu'ils aient froid, faim, mal ?

Sèche tes larmes, La Fontaine !

“ Ce temps¹, hélas ! embrasse tous les
temps :
Qu'on le partage en jours, en heures, en
moments,
Il n'en est point qu'il ne comprenne
Dans le fatal tribut ; tous sont de son
domaine ;
Et le premier instant où les enfants des
rois
Ouvrent leurs yeux à la lumière
Est celui qui vient quelquefois
Fermer pour toujours leur paupière. ”

Ces derniers vers ne sont-ils pas bouleversants, qui disent de manière déchirante le drame de l'enfant mort-né ? La technique ne mérite-t-elle pas d'abord notre gratitude, qui a raréfié ledit drame, comme celui qui foudroyait il n'y a pas si longtemps l'enfant atteint de leucémie aiguë, ou encore qui a permis de vaincre cette maladie au nom étrange pour le profane que je suis, maladie « de Hodgkin », qui arracha si tôt à mon affection le père si cher d'un ami si cher ? – Assurément oui, la technique mérite

d'abord notre gratitude, et peut-être même notre enthousiasme. Ingrate est en effet la technophobie, celle qui s'inquiète tant de la présence massive des techniques dans notre monde et singulièrement dans celui des soins, qu'elle aurait tôt fait d'opposer technicité à humanité, et jugerait déshumanisante la présence massive qu'on a dite. Non, ne soyons pas technophobe. . .

Mais la gratitude à l'égard de tous les biens que la technique a permis doit-elle pour autant empêcher toute vigilance ? Doit-elle conduire à une technolâtrie (une idolâtrie de la technique) sans mesure ? Il ne nous semble pas. Car comme Joël Ceccaldi le dit de manière très convaincante dans les pages qu'on a lues, une vigilance particulière s'impose à l'égard de la technique moderne, afin qu'elle reste un moyen au service du soignant en hématologie et de son patient, en somme afin que ces derniers ne soient jamais transformés en moyens au service de ladite technique moderne.

Ne sait-on en effet pas depuis bien longtemps que tout moyen est animé d'un vice intime, qui le pousse à s'ériger en fin en soi, comme le sous-calife est animé d'un vice intime qui toujours le pousse à se vouloir calife à la place du calife ? C'est là en effet une bien vieille histoire, aussi vieille que celle de Lucifer : se rappelle-t-on l'histoire de cet ange bien étrange, le plus beau de tous disait-on, qui un jour en eut assez de n'être qu'un messenger², qu'un intermédiaire entre Dieu et les hommes, qu'un moyen donc, et voulut être considéré et aimé pour lui-même ? Et c'est alors que las de voir que les hommes ou les femmes à qui il apportait le divin message n'étaient attentifs qu'audit message et jamais au beau messenger qui le portait Lucifer devint le diable, le prince des ténèbres. La chute de l'ange, ce n'est au fond rien d'autre que la triste aventure d'un moyen qui se veut fin en soi.

Sans la technoscience et ses extraordinaires découvertes, la médecine n'eût sans aucun doute pas fait les progrès que l'on sait. Mais il ne faudrait pas que la technique et la science cessent d'être l'espérance de l'hématologue pour en devenir le destin. Et comme nous

disions pareille dérive s'accomplirait très vite si ce n'était plus la technique qui était au service du médecin et de son patient, mais ces derniers au service de la technique. Qu'ils espèrent tous deux beaucoup de la technique est certes bien compréhensible, mais il ne faudrait pas que cette légitime espérance les voue à être arraisonnés, commandés, commis par un système technique dont ils ne seraient plus que des rouages ! En d'autres termes, on dira que si l'hématologue d'aujourd'hui doit tout faire pour prolonger ce progrès technoscientifique auquel il doit tant, tout faire donc pour maîtriser mieux encore la nature et les processus morbides et malins dont elle est l'origine, il doit aussi apprendre à maîtriser la technique, et donc à *maîtriser sa maîtrise*.

Dans son *Journal de la Belle et la Bête*, le journal qu'il tenait au moment du tournage de son film magnifique *La Belle et la Bête*, tournage pendant lequel il tomba si malade qu'il dut être hospitalisé plusieurs semaines, Jean Cocteau – puisqu'il s'agit de lui – Jean Cocteau donc attire magistralement notre attention sur le risque d'une mécanisation généralisée du soin. Car à la page du 15 septembre 1945, notre poète dit les impressions qui sont les siennes au sujet des soignantes qui l'ont « pris en charge » ; écrivant :

« Étrange psychologie que celle des bonnes sœurs. La véritable bonté leur est interdite. Un mécanisme de bonté la remplace. Le moindre geste de l'âme leur est impossible comme à nombre de comédiens le moindre geste en dehors du rôle qu'ils jouent (ramasser un chapeau qui tombe en scène, etc.) Les bonnes sœurs soignent la chambre du malade. Elles ne soignent pas le malade. Son cas est trop singulier. Il exigerait de l'initiative. L'initiative fausserait le mécanisme et leur semblerait un crime de lèse-majesté envers le médecin chef ou la mère supérieure. Le malade souffre la nuit. Qu'il attende la visite. C'est un automate drapé de linges qui entre dans la cellule, qui la range et qui en sort [1]. »

Certes le contexte a changé. Certes encore les bonnes sœurs portant cornette ont été remplacées par des aides-soignantes portant

tunique et pantalon. Certes enfin le médecin-chef a été remplacé par le chef de pôle, la mère supérieure par la cadre supérieure infirmière, etc. Mais le texte de Cocteau n'est-il pas d'une brûlante actualité, peut-être même plus brûlante encore qu'à son époque ? À l'heure de la T2A, à l'heure d'une protocolisation, d'une procédurisation, d'une technicisation, voire d'une mécanisation de plus en plus évidente du soin le danger décrit par Cocteau, du sacrifice de la singularité humaine sur l'autel des procédures techniques n'est-il pas toujours actuel ? De ce danger, puisse notre vigilance nous protéger efficacement.

Elle seule permettra d'éviter que l'hématologie ne s'échoue sur les deux écueils de la technophobie, d'une part, et de la technolâtrie, d'autre part. Le chiffre de cette vigilance, c'est la pratique de ce que nous nommerons à la façon de Jean-Sébastien Bach un *enthousiasme bien tempéré* à l'égard de la technique. On se rappelle que conformément à l'étymologie grecque l'en-thous-iaste est celui qui a dieu (*theos*) en (*en*) lui. Chose belle, assurément, mais qui ne le restait selon les Anciens qu'à condition que l'enthousiaste résistât à la tentation de la démesure (*hubris*). Pour ce faire, il était capital que la présence d'un dieu en lui fût compensée par celle d'un autre. L'amour dégénérait en passion³ si l'influence de Vénus ou de Cupidon sur une âme n'était compensée par celle d'un autre dieu – ce dont Phèdre fait tragiquement le constat :

« Je le vis, je rougis, je pâlis à sa vue
Un trouble s'éleva dans mon âme éperdue
Mes yeux ne voyaient plus, je ne pouvais
parler
Je sentis tout mon corps et transir et
brûler. »

Le goût du bon vin s'abîmait en passion alcoolique chez l'homme que seul Dionysos (ou Bacchus) enthousiasmait. Furieux devenait l'homme que seul Arès (Mars) inspirait. Dans le polythéisme antique, l'homme faisant bien son métier d'homme était un homme *équilibré*, et cet équilibre supposait que l'influence d'un dieu fût compensée, tempérée par celle d'un autre. Il s'agissait en somme d'accueillir en soi-même le panthéon, le polythéisme dans sa structure même

empêchant qu'un dieu ne devienne l'objet d'une idolâtrie, d'un fanatisme⁴.

Autre point permettant que le croyant résiste à la tentation de l'idolâtrie : le fait que l'existence de son dieu demeure toujours en quelque chose incertaine. Avoir la foi, disait en substance saint Augustin, c'est espérer plus souvent qu'on ne doute. Le croyant est, précisément, un *croyant* et non un sachant. Il ne saurait dire qu'il *sait* que son Dieu existe comme il sait que 2 et 2 sont 4. On ne peut prouver l'existence de Dieu – pas plus que son inexistence d'ailleurs... Il n'est donc pas de foi que ne hante un halo de doute – et c'est là chose heureuse, le doute empêchant la dégénérescence de la foi en fanatisme.

Tous ces rappels n'ont pour but que d'inciter le soignant en hématologie à résister à la tentation d'une fascination pour la technique, à tempérer son enthousiasme par la considération d'autres sources d'inspiration du soin que la seule technique. Qu'il croie en la technique est son devoir ; mais son autre devoir est d'empêcher cette croyance de devenir fanatisme. La fascination est l'impossibilité de diverter son attention d'un objet, qui dès lors sature le champ de l'attention. Elle est réduction du monde à un seul objet, focalisation de l'attention sur un seul objet.

Un bon moyen d'y résister ne serait-il pas que toujours la part sensible (l'attention pudique aux émotions et aux sensations) du soin tempérât sa part technique ?

C'est ce que me semble dire, chacun à sa façon, les textes que l'on vient de lire – et c'est là leur profonde vérité et beauté. Oui, une juste mesure est à inventer, entre la technophobie, et la technolâtrie, et Chantal Bauchetet la dit fort bien :

“ Il serait fort mal venu de diaboliser la technique et de penser que seul le soin relationnel aurait une véritable valeur. Cette vision serait totalement erronée, puisque les deux sont essentiels et intimement liés. Notre propos ne repose donc pas sur un clivage technique *versus* humanité mais sur des questionnements et un appel à discernement que les soignants pourraient s'appropriier, chacun à son niveau, dans une approche éthique qui ne serait pas un « plus », mais serait partie constitutive du soin. ”

Référence

[1] Cocteau J. *Journal de la Belle et la Bête*. Paris : Éditions du Rocher, 1999 p. 141-2.